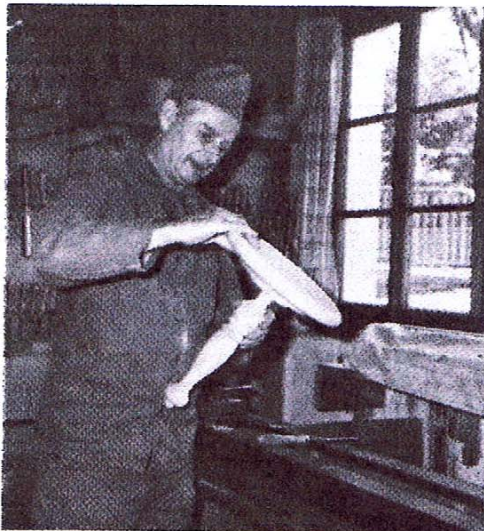


Survivance du «botte-cul»!

A fin 1981 disparaissait hélas prématurément M. Ernest Berdoz, bien connu au Pays-d'Enhaut, où il exerçait sa profession depuis trente ans dans son atelier de Rossinière. Tourneur sur bois, M. Berdoz s'apparentait aux artisans boisseliers de la Gruyère, qui fabriquent des milliers de petits baquets à crème et autres cuillères en bois, comme on en fabrique d'ailleurs aussi au Pays-d'Enhaut et notamment à l'Etivaz.

Si certains artisans complètent leur production par des chaises à traire pour bazars, plus jolies que solides, M. Berdoz, lui, fabriquait encore les vraies chaises à traire que lui commandaient des paysans. Cela peut paraître anachronique à l'époque des trayeuses électriques, mais il faut croire que le «botte-cul» d'antan rend toujours service, ne serait-ce que pour «amouiller» ou finir à la main.

«Le temps ne compte pas... où plutôt, on ne peut pas le compter», ainsi s'exprimait le tourneur, s'agissant de la calculation du prix d'une chaise à traire. En 1950, elle valait (complète) une douzaine de francs. Aujourd'hui, elle vaut 30 francs la chaise + 18 francs la courroie (qui permet de se l'attacher au bas des reins et par conséquent d'avoir les deux mains libres pour travailler).



Il faut choisir du bon bois: foyard (hêtre) ou frêne, d'un diamètre d'au moins 28 ½ cm; le plateau doit avoir 70 mm d'épaisseur pour pouvoir «sortir» le placet, où l'on s'assoit et qui aura quelque 25 mm de creux (pour être confortable au postérieur du trayeur!) Le tournage du placet demande environ une heure et celui du pied une demi-heure. Il faut encore compter avec les deux tenons pour coller ces deux parties, et faire le trou (petite mortaise) pour la courroie. Enfin, on fixe la pique en fer qui termine le pied, ce qui permet de ne pas glisser sur les solives des étables souvent humides. Pour parachever le tout, on n'oubliera pas la petite cornette contenant la graisse à traire, fixée près de la courroie. Autrefois, on utilisait une corne pour ce faire, mais aujourd'hui, on la tourne en bois également. Avant la livraison, il faut passer le tout à la cire d'abeilles pour nourrir le bois et lui donner un bel aspect.

Honneur à ces artisans – car il en reste encore – qui ont à cœur de faire «de la belle ouvrage», en confectionnant des objets usuels qui doivent avoir «un certain corps» pour durer, tout en étant plaisants à l'œil, ce qui ne gêne rien!

A. Bz

111

Messenger Boiteux, 1983

CHARMEY: HAUT-LIEU DU «BREDZON»

C'est dans le cadre typiquement montagnard d'un chalet des hauts de Charmey, en Gruyère, que Mme Bertha Tornare a bien voulu dévoiler quelques-uns de ses «secrets» pour les lecteurs du «Messager boiteux». Consécration d'une vie de travail, venant après celle décernée en 1985 par la Jeune Chambre économique de la Gruyère, le Prix du maintien des traditions, us et coutumes gruériens lui a été décerné, accompagné d'une belle gravure de Genoud représentant un aiglon de sept semaines «croqué» au vallon des Mortheys.

Dans la chambre basse et boisée, près de la fenêtre, une table de travail et la vieille «Singer» à pied qui pique et qui coud depuis 1921, année où la jeune Bertha, âgée de seize ans, entra en apprentissage de couturière chez les Droux, à Vaulruz. Au mur, des images pieuses, un crucifix, un calendrier complètent son décor quotidien où l'aiglon est en bonne place.

**Mme Bertha Tornare devant sa vieille «Singer»:
«Je ne casse qu'une ou deux aiguilles par année,
sans raconter des «babioules!»**



Qu'elle ait été par la maison, ou «s'aider au chalet» comme toute bonne Gruérienne dans ses premières années de mariage, Mme Tornare n'a jamais lâché l'aiguille. Lorsqu'elle livra ses premiers costumes d'armailli – le «bredzon» et le pantalon de triège – il en coûtait 7 francs (actuellement 290 francs). Pour ceux qui veulent en plus le pantalon de mi-laine, il est facturé à part. Tout est fait sur mesure, bien entendu, et demande environ trois jours de travail.

C'est de Bienne ou de Langenthal que provient l'étoffe nécessaire du triège, en pièces de 115 cm de largeur. On compte 3 mètres pour un complet de taille moyenne. Une fois coupé (c'est le plus pénible) et cousu, il faut encore broder les edelweiss sur les revers du «bredzon» et les liserés au point d'épine. La broderie se fait de préférence à la veillée, le fil blanc sur le coutil bleu «tirant» moins les yeux.

Les commandes viennent principalement de la Gruyère où le costume d'armailli est le dernier de Suisse à être porté spontanément par les paysans, jours et dimanches. Elles arrivent aussi d'un peu partout où les fils des bords de la libre Sarine aiment à porter en certaines occasions (sociétés, mariages, baptêmes) cet habit leur rappelant peut-être le temps où ils étaient «bouèbes».

Ce sont de 60 à 70 costumes par année qui sortent des mains de Mme Tornare qui, précise-t-elle, demandent davantage de travail qu'autrefois quand les hommes portaient des bretelles pour tenir leur pantalon. En effet, aujourd'hui, la mode est aux ceintures et, de ce fait, le pantalon doit être ajusté à la taille, même et surtout lorsque celle-ci atteint 126 centimètres! Et n'oublions pas que toutes les boutonnieres se font aussi à la main.

Les demandes de costumes pour enfants sont nombreuses (noces, baptêmes, etc.), il en coûte moins que pour un adulte. Les poupées aussi portent l'habit; le travail est le même, la seule économie étant l'étoffe, qui permet de transformer une bergère de celluloïde en armailli mascotte!

Lorsqu'on lui demande jusqu'à quand elle compte faire des «bredzons», Mme Tornare sourit: «Tant que je pourrai... Voyez-vous, quand on aime travailler, plus on en fait, plus on a envie d'en faire!»

Et quand un armailli vient chercher son habit et qu'elle découvre un fil mal arrêté, elle s'excuse, malicieuse: «Un fil qui reste, c'est signe que la couturière veut rester attachée au «bredzon» et à celui qui le porte!»

Bien qu'on ne les lui donne pas, Mme Bertha Tornare a dépassé les huitante ans. Et après?... Sa fille Gaby, elle aussi, connaît le métier. La continuité est donc assurée. Aux armaillis et aux intéressés de la maintenir. Alors, transposant l'expression de Ramuz, pourrions-nous conclure: «... et ainsi le pays sera solide».

André Berdoz